

—Et sait-on quel est ce malheureux ? demanda-t-elle avec une indifférence apparente.

—Oui, reprit l'agent, on a trouvé sur lui des papiers qui l'ont fait reconnaître. . . C'est un nommé Charles Dufour, qui s'est jeté hier dans la Seine du haut du Pont-Neuf, au moment où on allait l'arrêter pour le conduire à la maison de détention pour dettes.

Avant qu'elle eût entendu ces dernières paroles, Anais s'était évanouie dans les bras de son père.

Six mois après elle épousa Alfred Moreau ; elle était calme et résignée, et, malgré ses souvenirs, elle fut heureuse.

ELIE BERTHET.

FIN.

---

REVUE DE PARIS.—NOVEMBRE.

---

On a bien de la peine à trouver le petit mot pour rire dans tout ce qui se passe aujourd'hui, vraiment ! De tous côtés nous ne rencontrons que des préoccupations sérieuses et tristes. Des fléaux nous menacent, d'autres nous accablent ; nous sommes entre le feu et l'eau. Tous nos sujets de distraction ont une teinte lugubre. Ces jours derniers, l'attention publique était fixée sur un drame judiciaire, féconde en lamentables épisodes, et maintenant nous avons à nous affliger des désastres qui désolent nos provinces. Une grande solennité se présente-t-elle en perspective c'est une solennité funèbre : le cercueil de Napoléon transporté de Sainte-Hélène aux Invalides.

A propos de cette translation, un mystificateur littéraire vient de publier sous le nom de M. Casimir Delavigne une pièce de vers intitulée le *Retour*, *Nouvelle messénienne*, dans laquelle à côté de beaux vers que nous avons déjà cités, on trouve des vers tels que ceux-ci :

Mais là, mais toujours là hormis si l'ouragan  
Des flôts qu'il balayait restait le seul tyran.

.....  
Je sentais de la haine y fermenter la flamme.

.....  
Homme étrange est il dans son sort

Que tout soit ébranlé quand sa cendre est émue ?

Ce sont là de médiocres vers, assurément. Nous avons applaudi et nous applaudissons au sentiment national qui a dicté la pièce entière ; mais ce sentiment, si louable qu'il soit, ne saurait désarmer entièrement la critique littéraire, à qui la grammaire et le bon goût donnent des droits imprescriptibles. Or, on trouve dans cette pièce beaucoup trop de vers dans ce style, beaucoup trop d'offenses à l'harmonie, au goût et à la langue. Signer tels vers de cette poésie du nom de M. Delavigne nous paraît une assez mauvaise plaisanterie. Comment croire, par exemple, qu'un académicien aurait représenté une *flamme* qui *fermente* ? Un académicien ? un des auteurs du dictionnaire, un des législateurs de la langue française !—Et que pensez-vous de cette qualification d'homme *étrange* appliquée à Napoléon ? Ce n'est pas M. Casimir Delavigne qui aurait commis une pareille épithète.

La littérature, du reste, n'a rien de plus gai à nous offrir pour le moment, et pourtant des notes officielles nous ont appris que la société du Caveau, cette antique dépositaire des joyeuses traditions et de la chanson nationale, existe encore et continue à se réunir dans de périodiques banquets où l'on sable le champagne. Bien plus, M. Romieu est à Paris, et sa présence n'a produit aucune réaction. Qui donc nous ramènera notre bonne humeur ? L'homme le plus gai de France doit trouver que les temps sont bien changés !

Les expériences sur les propriétés de l'arsenic sont très à la mode depuis le procès Laffarge, et le beau monde se mêle quelquefois au monde savant pour assister à ces démonstrations d'un haut intérêt. On aime à pouvoir raisonner arsenic dans l'occasion. Comme il ne leur est pas permis d'expérimenter sur des hommes, les chimistes sont réduits à se servir de chiens dans leurs opérations et ils en consomment une très grande quantité depuis quelque temps. Le commerce de ces infortunés animaux a pris un grand développement ; tous les matins on en conduit plusieurs douzaines à l'Amphithéâtre. Dans le nombre se trouvent beaucoup de chiens vagabonds, mais aussi quelques chiens domiciliés, car les fournisseurs de la science ne sont pas très scrupuleux.

Or, il y a quelques jours, un de nos célèbres chimistes faisait son cours en présence d'un brillant auditoire. Le professeur était à l'œuvre, un tablier sur sa robe, le scapel à la main ; autour de lui étaient rangés des chiens de diverses espèces, les uns morts, les autres mourants, quelques-uns en parfaite santé. De temps en temps, le chimiste distribuait à un de ces derniers une dose d'arsenic, puis il dépeçait un cadavre, ou bien il éventrait un vivant pour faire sa preuve. L'auditoire charmé lui prêtait la plus vive attention.